

ETC



Entendre la différence entre voir et recevoir Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue, 14^e édition, Rouyn-Noranda. Du 28 octobre au 2 novembre 1995

Jacques Tessier

Number 33, March–April–May 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36011ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Tessier, J. (1996). Review of [Entendre la différence entre voir et recevoir / Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue, 14^e édition, Rouyn-Noranda. Du 28 octobre au 2 novembre 1995]. *ETC*, (33), 48–50.

ROUYN-NORANDA

ENTENDRE LA DIFFÉRENCE ENTRE VOIR ET PERCEVOIR

Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue, 14^e édition, Rouyn-Noranda. Du 28 octobre au 2 novembre 1995



Nocturne de Sandrine Normand, 1995.

La tempête de neige a éclaté tout de suite après le départ des invités. Durant le Festival, Rouyn-Noranda était protégée par l'affiche de la 14^e édition : une brosse à dents plantée dans le sable chaud d'un plage caressée par des vagues ... de films. La brosse à dents, c'est tout ce dont ont besoin les visiteurs étrangers qui débarquent ici. L'hospitalité, bien sûr proverbiale, n'est pas étrangère à cette représentation. Formule tout compris, donc, et ce n'est pas trop dire.

Dès leur descente d'avion, les invités n'ont plus de soucis à se faire quant aux qui quoi et quand concernant le Festival. Et on peut dire qu'ils semblent apprécier, puisqu'ils reviennent chaque année, heureux de retrouver de grands amis. Pour les nouveaux, la première fois est rarement la dernière.

Les vedettes se sentent comme des amis que l'on admire et que l'on respecte. Le Festival leur donne l'occasion de côtoyer les gens, de manger avec eux, de participer aux activités. Monica Scattini, exubérante vedette italienne, revient cette année... Le metteur en scène Pierre Salvadori également. Il a même retardé la sortie de son film en France pour l'offrir en grande première au Festival. Tout le monde sait à Rouyn que Guillaume Depardieu a eu un accident de

moto et qu'il ne pourra pas être avec nous cette année. Mais François Cluzet sera là...

Rouyn-Noranda, capitale régionale de l'Abitibi-Témiscamingue, est donc la ville hôte d'un événement cinématographique, qui au fil des ans est devenu un succès. Ses affiches, signées Marthe Julien, se retrouvent en plusieurs pays. Elles sont à Berlin, à Cannes, à Zagreb. L'une d'elles, la célèbre "No smoking", est même devenue l'affiche permanente d'un important festival de radio en France.

Ce qu'il convient d'appeler l'équipe du festival se compose d'une dizaine de personnes, toutes des filles, dont trois sont des employées permanentes. Les autres se mettent à l'œuvre à partir du début mai. Puis, une semaine avant l'arrivée des invités, on sonne le clairon pour assembler les quelques trente bénévoles qui composent le comité d'accueil. Ils laissent tout tomber pendant les six jours du Festival pour conjuguer l'art de l'hospitalité aux caprices des artisans du septième art. Une dizaine d'autres collaborateurs - animation, restauration, direction technique et photographie - travaillent de concert avec une dynamique équipe de projectionnistes et d'employés du Théâtre du Cuivre qui chapeaute la majorité des projections.

Puis, il y a les gars. Ce sont les patrons de l'organisation.



La Roumanie, ma mère et moi de Doïna Harap, 1995.

Ils s'appellent Jacques Matte, Louis Dallaire et Guy Parent. Ils annoncèrent en 1982 la tenue du *premier* Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue. Depuis, le succès du Festival n'a cessé de grandir et d'étonner. On demande souvent ce qui distingue ce Festival des autres, souvent plus gros. Et bien c'est justement qu'il est petit. Le but n'est pas de grossir; on veut plutôt améliorer le produit. Le produit, c'est une programmation de qualité alliée à un concept unique d'hospitalité. Les gens du cinéma et les journalistes invités ont tous les égards. Ils sont nourris, logés et chouchoutés. Ils ont une salle de presse moderne et ils sont transportés partout où ils le désirent. C'est Claude Lelouch qui va à la chasse au faisand; Pierre Richard qui boude Cannes et qui vient s'éclater à Rouyn; Serge Gainsbourg qui déclarait que venir ici c'était le comble du snobisme...

Revenons à cette 14^e édition. Il y a eu 78 films en provenance de 17 pays, dont la France, le Mexique, l'Italie, l'Arménie et le Burkina Faso. Sept premières mondiales et six premières nord-américaines parmi les 23 longs métrages, les 28 courts et moyens métrages, et les 27 films d'animation. Avant chaque film, il y a projection de la bande-annonce du Festival. À chaque fois que l'original sort de l'écran, le public retient son souffle. Ce superbe vidéo promotionnel réalisé par Alain DesRochers, qui a utilisé un logiciel de Softimage, est présentement en compétition dans un festival de New York.

Si on parle de compétition, il faut parler de prix. Le *Grand prix Hydro-Québec* (prix du public), a été décerné au réalisateur québécois Robert Ménard, pour le long métrage *L'enfant d'eau*. Le *Prix Télébec*, prix du jury pour les courts

et moyens métrages, revient au réalisateur américain Tsukuru Imanishi pour le film *Yoidore Jirohachi*, où un samouraï nous propose une définition imprévue de l'honneur qu'on associe à la profession. Exaltant.

Le *Prix animé*, qui marque la préférence du public pour un film d'animation, va au film *Pat & Mat - Kulecnic* du réalisateur tchèque Lubomir Benes. Deux amis s'achètent un billard et essaient d'adapter les règlements à leurs modestes facultés. Inventif.

On fête les 100 ans du cinéma cette année. Le Festival, toujours favorisé par sa bonne étoile, a reçu une visite rare : un exubérant personnage de 84 ans qui est vite devenu la coqueluche de cette édition. Jean-Marie Loutrel a travaillé dans le monde du cinéma comme acteur, régisseur et assistant-réalisateur... en côtoyant les Marcel Carné, Alfred Hitchcock, Jean Gabin. Il habite maintenant près de Rouyn (!!!) et a réussi à voler la vedette à tous les invités étrangers. Des noms défilent dans ses propos : Arletty, Brasseur, Marlène Dietrich, Juliette Gréco. Il faut l'entendre expliquer le trucage de la scène où Jean Marais passe à travers le miroir dans *Orphée* de Jean Cocteau. Il a travaillé avec Humphrey Bogart, Gregory Peck et Grace Kelly. Et on peut ajouter que sa vie privée offre autant de rebondissements qu'un scénario bien ficelé. Monsieur Loutrel vit seul dans les bois depuis la mort de sa femme. Seul, avec deux vieux chiens qu'il ne veut pas abandonner. Sans cela il serait retourné en France. Le Festival terminé, le visiteur du soir est reparti.

Dans tout festival il y a des coups de coeur. Le film *Voice Mail* de Andrew Blomm raconte l'histoire vécue d'un célibataire crasseux et « branché », qui marche dans

ses vieilles croûtes de pizza avant de s'affaler, toute bedaine dehors, dans un fauteuil défoncé pour se commander un gugusse de pacotille qu'il vient de voir à la télé dans un des nombreux « Call Now !!! » américains. La commande se fait à partir du téléphone. Finissant par s'impatienter après plusieurs essais, il se met à taper comme un fou furieux sur son clavier numérique. De # en *, il se retrouve sur la ligne rouge de la Maison Blanche. Et c'est là qu'il devra répondre à la grande question de Hamlet. Irradiant.

Un autre petit hors-d'œuvre. À l'italienne cette fois. Le court métrage *No mama no*, de Cecilia Calvi, raconte les tourments d'un italien dans la quarantaine bien sonnée, venu annoncer à sa mère ... qu'il devra la voir moins souvent. Sa femme lui a en quelque sorte présenté un ultimatum. On assiste à la désagrégation lente de sa décision à mesure qu'innocemment, la mamma lui sert tous ses plats préférés en prêtant une oreille affligée d'une surdité sélective à ses propos de moins en moins fermes.

Ce film aurait pu servir d'antipasto à un autre film italien, un long métrage cette fois, qui relate les ajustements quasi épileptiques de couples maniaques de l'amour et de l'harmonie familiale. En première américaine, *Maniaci sentimentali*, de Simona Izzo, a ravi les festivaliers par une mise en scène époustouflante de la détresse amoureuse. *Italianissimo ipso facto !*

L'actrice romaine Monica Scattini - qui s'est mérité un Donatello pour son interprétation, me confiait que le film a connu un grand succès en Italie, malgré l'envahissement croissant du cinéma américain.

Un autre fort joli petit film : *Nocturne*, de Sandrine Normand, une production de la télévision suisse romande. Une jeune avocate est enfermée dans un magasin grande surface et doit y passer la nuit. Elle y rencontre un voleur sympa qui fait ses emplettes de Noël. Il lui conseille d'attendre les clients du lendemain pour sortir incognito. On se sent bien jusqu'au moment où l'alarme retentit, quand elle franchit le portillon d'entrée. *Happy end garanti.*

Les courts et moyens métrages sont de plus en plus populaires chez les cinéphiles de Rouyn-Noranda. Bertrand Bonello, jeune réalisateur, présente en première nord-américaine *Le bus d'Alice*. On y retrouve avec plaisir une Carole Laure qui quitte Paris et son succès pour venir conduire un autobus scolaire à Montréal. Son amant largué essaie de comprendre. Le public est conquis par ce nouveau visage de Carole Laure. Bonello dit que le court métrage, bien qu'il exige une grande maestria, est presque toujours la porte d'entrée des jeunes réalisateurs. Il cite un grand réalisateur qui prétend ne pas avoir tourné suffisamment de longs métrages pour pouvoir réussir un vrai bon court métrage...

Saluons aussi le touchant documentaire de l'ONF: *La roumanie, ma mère et moi*, de Doïna Harap, présenté en première mondiale. La réalisatrice, qui a fui le régime Ceausescu en 1981, retourne dans son pays en 1994 avec sa fille qui avait trois ans à l'époque. On les accompagne dans leur voyage, où ils rencontrent de jeunes roumains qui leur confient leurs rêves et leurs aspirations. Ce sera l'occasion pour la jeune fille de retrouver la fierté de ses origines.

Parlant de relève, soulignons le court métrage *Last Chance Cabaret*, d'Eric Morin. Le jeune réalisateur de 24 ans, originaire de Rouyn, est aussi musicien. Il écrit également. Son film présente un portrait du célèbre Cabaret de la dernière chance de Rouyn. On observe les habitués des lieux. En noir et blanc et en noir sur blanc. N'est pas celui qui est celui qu'on croit. La narration nous tend un piège. On ne la met pas en doute : on devrait. Cet exercice de style bien rythmé a réjoui un public fier de ses lieux et de ses pairs. Son prochain film va nous entraîner sur les traces de Jean-Luc Godard, qui était de passage à Rouyn en 1968. Du ni vu ni connu.

Le Festival aura attiré cette année plus de 13,900 spectateurs. Un franc succès, malgré une importante réduction de la subvention de Téléfilm Canada. Mais ce dossier n'est pas clos... Encore une fois donc, la magie du Nord a opéré. Cette fois sous le signe du soleil et de la mer. La vague de films se retire, mais on ne sera pas à marée basse jusqu'à la prochaine édition. Le public de Rouyn connaît et apprécie le bon cinéma. Le lendemain de la soirée de fermeture, nous étions encore nombreux au Ciné Qualité (tous les samedis et dimanches au Théâtre du Cuivre) à regarder, histoire de se retrouver entre nous, *La cité des enfants perdus*.

JACQUES TESSIER

NDLA - Le 15^e Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue aura lieu du 26 au 31 octobre 1996. En plus d'être une fête, ce sera un anniversaire.